

Auteur : THE\_MONK

Source : <http://www.ebook-fr.com> ou <http://www.ebook-gratuit.org>

L'abîme de l'âge

« Allez debout ! De toute façon je n'arriverai pas à dormir d'avantage. La vieillesse regorge de phénomènes prodigieux : réussir à réveiller avant l'aube un homme qui, soixante ans plus tôt, n'aurait pas ouvert l'œil avant midi, seule la nature est capable d'un tel tour de force »

Assis sur le bord du lit, le vieil homme regarda par habitude derrière son épaule pour contempler sa femme. Les draps n'étaient pas défaits. Cela faisait presque un an que ce côté du lit n'avait pas été froissé. Pourtant, tous les matins, il espérait la revoir. « Moi qui croyais qu'elle me survivrait, pensa-t-il amer. »

La chanson avait raison, celui des deux qui reste se retrouve en enfer. Dans ce cas mieux vaut moi qu'elle.

Trêve d'égotisme, les douze travaux d'Hercule m'attendent ! » dit-il dans une longue expiration.

Le premier était sans nul doute de s'extirper du lit. Ses deux poings s'enfoncèrent fermement dans le matelas qui ploya sous son poids. Ses bras tremblèrent un peu, le décollage s'amorça. Il pencha son buste en avant, les bras fournirent alors leur effort, il se redressa, il était enfin debout.

Benjamin atteignait un mètre quatre vingt dix ; certes les années lui avaient ravi quelques centimètres, mais il restait de haute et forte stature. Arborant une barbe courte fort bien taillée, il aurait fait, avec une toge, un parfait empereur. Lorsqu'il se mettait en colère, il avait l'habitude de prendre un air hautain. Sa mimique emprunt de dignité renforçait encore cette allure impériale. Benjamin le savait et en jouait à loisir. Seule sa femme n'était pas dupe, elle l'interpellait alors d'un ton amusé : « Hep Marc Aurèle arrête de bouder ; viens plutôt m'embrasser avant que je change d'avis ! ». Peu à peu, voyant que ses grands airs ne produisaient pas l'effet escompté, il s'amusait à se parodier, se drapant dans un grand linge blanc, il s'assurait ainsi de la faire rire.

Après avoir passé sa robe de chambre, il se versa un bol de chocolat chaud puis inspecta machinalement dans les placards. Il se força tout de même à prendre une tranche de pain avec un peu de beurre, plus par principe que par réelle envie. Une fois son petit déjeuner terminé, il débarrassa tranquillement, lava sa tasse, sa cuiller, son couteau et enfin sa table. Benjamin affectionnait particulièrement ces tâches ménagères, attiré par leur côté simple voire rudimentaire. Longtemps, ces obligations de la vie quotidienne l'avaient rebuté mais il s'était aperçu qu'en s'y absorbant suffisamment, en leur prêtant toute son attention, ces corvées revêtaient un aspect relaxant.

L'horloge indiquait maintenant six heures et demie. « Le soleil doit être levé » Il se dirigea vers la fenêtre de sa chambre, celle qui donnait sur la mer, et l'ouvrit. Il entendit le ressac contre la falaise. Il prit une grande bouffée d'air humide. Ses poumons émirent un léger sifflement.

« C'est presque ça, dit-il contemplant l'épais brouillard, demain ce sera parfait. » Il referma la fenêtre.

La vue de la brume l'avait un peu ranimé, il se sentit en bonne condition pour affronter son deuxième défi quotidien, peut être le plus difficile : les chaussettes. Il avait bien essayé de s'en passer mais ses pieds souffraient de deux défauts congénitaux majeurs : une sudation excessive accompagnée d'une tendance à se refroidir de manière insupportable. Ben devait donc se plier, avec de moins en moins de souplesse, à cette douloureuse contorsion qu'incarnaient les chaussettes.

« Je n'aurais jamais pensé que cette action si anodine me deviendrait aussi redoutée » Ben esquissa un sourire.

Il se souvint de toutes ces fois où, en retard pour le lycée, la faculté ou bien même son travail, contraint de s'habiller en hâte, il les enfilait en sautillant sur un pied. « Cette acrobatie me serait à présent fatale ». Il se figura soudain une réclame digne d'un cirque ambulante : « Venez admirer un numéro inédit à vous couper le souffle ! D'un danger sans égal ! Mesdames mesdemoiselles messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter... le vieillard mettant ses chaussettes ! » Au moment même où Ben passa la première, il n'aurait pas été surpris d'entendre quelques roulements de tambours.

Certes c'était quelque peu exagéré la situation, il regrettait cependant que ces tâches si banales lui prennent autant de temps.

« D'un autre côté que ferais-je de plus de mes journées ? Depuis la mort de Marthe je n'ai plus beaucoup d'occupations. »

Il s'était pourtant essayé à de nombreuses activités depuis un an. L'écriture l'avait distrait un temps mais il n'avait, à son goût, rien de très intéressant à raconter. Le sérieux imbécile de ses compagnons de jeu lui avait fait vite quitter le club de bridge. Il abandonna également une association de soutien scolaire car son cerveau lui semblait si lent face à celui de ses jeunes élèves que cela le déprimait. De toutes façons, il ne se sentait pas en harmonie avec eux. Trop d'années les séparaient ou peut être ne supportait-il plus la jeunesse. Quelle qu'en soit la cause, il avait arrêté, sans chercher plus avant les raisons de cette inadéquation. Il se remit alors à sa première passion, la

lecture, mais là aussi il ne trouva pas le réconfort qu'il espérait. A croire qu'il n'éprouvait plus le même besoin de se pencher sur l'abîme de l'âme humaine ; seule la musique lui offrait encore une maigre consolation.

« Ah le blues du vieillard... Le plus déroutant c'est que je ne traverse même pas un passage à vide ; je suis plutôt définitivement dans le vide ».

Il s'accommodait tant bien que mal de cette situation. Il savait son temps à présent révolu, lui laissant comme unique horizon la mort. Un dinosaure pressentant l'arrivée du tertiaire.

Il regarda de nouveau par la fenêtre et vit que le brouillard ne s'était toujours pas dissipé. « Demain ce sera bon » Ben ressentit une étrange sensation de calme, identique au silence qui succède aux alertes incendies.

Il se dirigea ensuite vers le salon. Le poste diffusait de la musique classique. Ben crût reconnaître Bach, ce que confirma par la suite l'animateur. La radio avait été une véritable drogue. Pendant près de quarante ans, ce fut un geste quotidien que d'allumer son transistor lors du petit déjeuner. Entendre trois fois de suite le même bulletin d'information ne l'en lassait pas pour autant. Une fois retraité, il s'en désintéressa peu à peu et finit par se contenter de son journal hebdomadaire.

Il changea de station. Après quelques grésillements désagréables, il tomba sur le flash de dix heures. Le journaliste annonça la tenue prochaine d'élection puis, un envoyé spécial relata un procès d'hommes politiques corrompus. Ben sourit. "Combien de procès de cet acabit se sont-ils produits depuis ma naissance? Au moins une centaine. Cela durera tant que l'on continuera à donner le pouvoir à ceux qui le veulent"

Ces luttes incessantes pour le pouvoir le laissait parfois pantois tant cela lui paraissait vain. Pourtant il était forcé de convenir que chez tous les animaux un tant soit peu grégaire tout se résumait au même schéma : dominer l'autre. Serait-ce pour autant un impératif naturel ? Ce système avait ses avantages et une redoutable efficacité. Le corollaire – sa faille en vérité- était un désordre sans nom lors de la disparition du chef. Cependant l'homme s'était souvent soustrait à son animalité, dans ce cas en revanche il semblait s'y complaire avec un enthousiasme effrayant.

Certes entre les pharaons tout puissants et les régimes parlementaires des progrès avaient été fait mais en profondeur les motivations demeuraient les mêmes : le ministre rêve d'être premier ministre, le premier ministre espérait briguer la présidence. Cette course au pouvoir si dispendieuse en énergie et en tensions inutiles se condamnait d'elle même révélant son inadaptation flagrante aux communautés humaines. De plus la démocratie, au sein de ces systèmes, devenait plus un vernis de respectabilité qu'une réalité. L'oligarchie recrutait dans ses rangs les dirigeants de demain et le peuple sensé être souverain restait le troupeau docile qu'il avait toujours été à l'exception de quelques coups d'éclats sanglants et barbares.

Alors fallait-il encore couper des têtes, tout remettre à plat, espérer encore et toujours en de meilleurs lendemains ? A l'évidence non. L'histoire bégayait depuis trop longtemps pour croire encore à un système miracle. Le communisme, le capitalisme et l'anarchie étaient, somme toute, des systèmes réalistes et applicables aux sociétés humaines, cependant ils exigeaient de ces participants une intelligence que le commun des mortels ne possédait pas. Il existerait toujours un petit père du peuple ou un magnat de la finance pour s'arroger le droit de vivre au dessus des lois. Ben avait donc tiré de ses réflexions que le moyen réellement efficace, en tous cas dans un premier temps, étaient l'éducation. Un homme éduqué ne se laisse pas manipuler ; panem et circenses ne lui suffisent plus. Mais les dirigeants ne tenez pas réellement à l'émergence de ce type de société. La barbarie, la stupidité et la malhonnêteté avaient donc encore de beaux jours devant elles.

Relégué en fin de journal, après l'éternel salon de l'auto, le journaliste fit mention d'un milliers de morts dans la guerre opposant la Zambie à l'Angola. Sans le tragique de la situation, Ben aurait ri de l'absurde ligne éditoriale de ce flash. Il compatissait à la douleur que ressentait des milliers de personnes à cause de l'imbécillité de quelques unes.

Vers quarante ans, il en eut assez de seulement compatir, il décida alors d'adhérer à une association. Le choix n'avait pas été facile en regard de la multitude des causes à défendre. Il jeta finalement son dévolu sur une association de défense de la Palestine le C.A.S.P.P. (Comité d'Aide et de Soutien Pacifiste pour la Palestine) Son expérience de militant dura exactement neuf mois. Lors de la neuvième séance mensuelle à laquelle il participa, deux militants en vinrent aux mains à propos de la couleur des tracts. Ben assista donc, médusé, à un combat de chiffonniers entre le partisan du rouge vif et celui du orange fluo. Il en déduisit que si deux pacifistes se battaient au sujet d'une simple histoire de couleur de papier, son espoir de voir finir les hostilités entre deux nations tenait de l'idiotie. Cette algarade, si bénigne fut-elle, bouleversa grandement sa vision des hommes. Manifestement l'homme s'accommodait bien de sa situation car depuis plus de sept mille ans que durait cette barbarie, il n'avait pas fait grand' chose pour changer et continuerait de tuer son voisin pour les motifs les plus ineptes.

Ben regarda sa montre :

10h09, d'ici une heure ou deux son fils arriverait. Il se prépara donc à partir en ville pour chercher à manger

« Ça m'occupera un peu ». Enfilant son manteau, il s'attela à ce qui fut longtemps un de ses autres supplices : la mise des chaussures. Heureusement deux de ses petits-fils se cotisèrent pour lui offrir, le jour de son quatre-vingtième anniversaire, un horrible chausse-pied en fausse corne qui, malgré sa hideur, restait d'une indéniable utilité. Il se rappela du clin d'œil malicieux échangé avec sa femme lorsqu'il découvrit son cadeau. Il ne manqua cependant pas de remercier ses petits enfants de cette attention. Il prit les clefs de sa voiture puis se dirigea lentement vers son garage.

Sur la route, il réfléchit à ce qu'il allait préparer. Il opta pour un magret de canard avec une sauce crème fraîche échalote, agrémenté de quelques pommes pailles. Il savait que cela ferait plaisir à son fils.

Le menu fixé, Ben se concentra sur sa conduite. Sa voiture filait sur la petite départementale. Le brouillard s'était dissipé, au grand damne de Ben. « D'un autre côté, grommela-t-il, cela me facilite la tâche et puis le paysage est magnifique. J'aurais tellement envie de refaire une longue balade dans la lande avec Marthe » mais il s'interdit de repenser à elle. Il en avait assez de ce ressassement qu'il jugeait malsain. A croire que c'est un des symptômes de l'âge que de vivre plus dans le passé que dans le présent pensa-t-il. Il s'étonnait chaque fois que ses souvenirs les plus anciens lui paraissent plus vrais que les événements récents. Il se rappelait avec une plus grande acuité de ses dix huit ans que de son dernier anniversaire.

« Ne serais-je donc jamais présent à ce que je vis ? » se dit-il sèchement.

Il s'arrêta brusquement sur le bas-côté, sortit et se força à regarder avec attention ce qui l'entourait. Le ciel était assez gris. Au lointain, il réussissait à entendre le choc des vagues contre la falaise. Le vent qui à présent soufflait, venait fouetter son visage buriné de vieillard. Son regard se porta sur la borne kilométrique constellée de lichens de différentes couleurs. Il trouva étonnamment joli le mélange de vert, jaune et blanc qui parsemait le monticule de béton. Il parcourut des yeux la lande rabougrie qui couvrait la terre à perte de vue. Le vert mousse se mélangeait au pourpre terne des feuilles des arbustes malingres. Il distingua de nombreuses nuances de vert auxquelles il n'avait pas prêtées jusqu'alors attention. Il s'absorba quelques minutes dans la contemplation de son environnement puis regagna, rasséréné, son véhicule.

Ben se gara sur la place et se dirigea vers le supermarché. La lumière glacée des néons, les affiches criardes et la musique insipide concourraient à mettre Ben mal à l'aise. Il ne s'était jamais habitué à ces temples de la consommation moderne. Il avait beau connaître la plupart des caissières de ce magasin somme toute assez modeste, il se sentait dans un milieu résolument hostile à fuir le plus rapidement. Il parcourut, avec la rapidité que lui permettaient encore ces vieilles jambes, les rayonnages tristement ordonnés piochant ça et là les denrées nécessaires. Toute cette abondance le répugnait d'une certaine façon. Toute en reconnaissant l'utilité de ce genre d'endroit, il éprouvait un mélange d'aversion et de réprobation face à ce consumérisme effréné auquel poussaient les grandes surfaces.

On aurait pu arguer que s'il fallait encore chasser pour se nourrir, il serait, au regard de son grand âge, déjà réintroduit dans la chaîne alimentaire. Ben pensait juste que des structures plus raisonnables par leur taille redonneraient plus de valeurs aux biens de consommation courante. Ici, tout laissait à croire à une manne providentielle, les rayons ne se désemplissaient jamais et cette corne d'abondance engendrait le vice de la consommation à outrance.

Ben mit ensuite ses articles sur le tapis roulant usé qui essayait en vain d'extraire une feuille de salade de ses rouages.

« Bonjour. Fit la caissière avec un large sourire comment allez vous aujourd'hui ?

-bien, je vous remercie. Et vous même ? S'enquit Ben par politesse

-ça va et puis quand ça ne va pas on fait aller. Et puis j'ai toujours cette douleur dans le dos qui me travaille.

Ben ne savait pas quoi répondre, étonné qu'elle lui fit part de ces problèmes lombaires alors qu'il n'était ni médecin, ni kinésithérapeute.

Il bredouilla quelques banalités réflexes que la caissière ignore.

Ben avait déjà ses courses emballées que la caissière l'entretenait toujours de sa vraisemblable tendinite due à des gestes répétitifs. Il attendit patiemment qu'elle eut fini pour lui lancer un sincère « Bon courage »

Il entra ensuite dans la boutique du boucher où un sanglier hébété le regardait. Ben se demandait toujours comment cet animal était mort. Manifestement il avait été surpris au vue de sa mâchoire légèrement ballante ; sa dernière pensée fut vraisemblablement un juron.

Il ne s'attarda pas plus que nécessaire en ville tant l'agitation le gênait.

« Je ne suis qu'un vieil ours mal léché, se dit-il en riant. Même l'activité d'une petite ville de province suffit à m'énervier. Allez ! Ben l'ermite rentre chez lui préparer le repas de son fils, ajouta-t-il in petto. »

Ben retroussa ses manches, sortit son couteau de cuisine et commença à éplucher les pommes de terre qu'il coupa en minuscules frites. Il tenait la recette de sa grand-mère. Ben était heureux de perpétuer cette tradition culinaire familiale. Il trouvait cet héritage beaucoup plus utile que le lègue de vieux lingots, et moins hasardeux que celui de titres d'emprunt russe. Il commença par dresser la table et déboucher une bouteille de vin.

La sonnette retentit immédiatement suivie du cliquetis de la poignée et du léger grincement des gonds.

« Salut P'pa , dit Will sur le seuil de la cuisine.

- Salut fiston.

- Comment ça va? demanda Ben en embrassant son fils.

- Plutôt bien.

- Vas-y assied toi, je n'en n'ai plus pour longtemps. »

Will, s'assit de manière désinvolte, alluma une cigarette qu'il fuma tranquillement. Il regarda son père finir de préparer le repas. Il aimait particulièrement le voir découper les légumes. Sa dextérité l'impressionnait toujours. La grosse main de son père que l'on aurait pu croire plus apte à la menuiserie qu'à la cuisine, était d'une précision et d'une délicatesse assez remarquable. De manière générale, Will appréciait les gestes sûrs et maîtrisés qui, à force de répétitions, devenaient épurés de tous artefacts parasites pour ne garder que l'essence du mouvement.

« Tiens, tu peux prendre ça ? dit Ben en tendant un plat à Will qui sortit de sa rêverie, Je m'occupe de la viande. »  
Ils passèrent à table.

« Un peu de vin ? demanda Ben

-Avec plaisir répondit Will

-Alors toujours pas marié? dit Ben sur le ton de la plaisanterie.

-Oh non surtout pas ! En tous cas pas tout de suite, je veux prendre encore un peu de bon temps avant de me passer la corde au cou, répondit Will jovial. »

Ben, lui aussi, avait beaucoup attendu avant de se marier. Ce n'est qu'à quarante ans passé qu'il épousa Marthe de dix ans sa cadette. Elle avait déjà une fille de quatre ans. Son premier mari ayant littéralement pris la fuite durant la grossesse de sa femme, Helen ne connut jamais son géniteur. De ce fait l'entente entre Helen et Ben fut excellente. Il avait d'ailleurs l'habitude de l'appeler par boutade "sa fille préférée" et bien qu'elle fût au courant de l'existence de son père biologique, elle considéra Ben comme son véritable père. Deux ans après son mariage avec Marthe, ils eurent Théophile puis Will l'année suivante.

« Tu devrais y penser sérieusement, avant d'être vieux et moche

-Si je tiens de toi, je pourrais me marier vers soixante ans, répondit Will avec un sourire

-Vil flatteur ! répliqua Ben riant. C'est bon ? S'enquit-il auprès de son fils.

-Excellent, tu devrais ouvrir un restaurant pour occuper tes vieux jours, dit Will en avalant sa bouchée.

-Merci; encore un peu de vin? Ben approcha la bouteille du verre de son fils.

-Pas trop, j'ai besoin de toutes mes facultés, je voyage en compagnie d'un monstre sanguinaire »

Devant le visage interrogatif de son père, il continua :

L'amie, chez qui je vais passer quelques jours, m'a demandé de convoyer son chien de son appartement à sa villa. Je fais donc la route avec un immonde Yorkshire psychopathe.

-Tu aurais pu au moins le sortir de la voiture dit Ben.

-Ah non, surtout pas ! D'abord je n'ai pas de laisse, et puis j'ai mis une demi-heure à le capturer dans un appartement de soixante mètres carré alors en pleine campagne, c'est hors de question ! »

Ils débarrassèrent la table puis firent la vaisselle en discutant de choses et d'autres, s'échangeant des nouvelles de Théophile et Helen. Ils s'assirent ensuite dans le salon. Will alluma une cigarette. Ben lui en demanda une. Will écarquilla les yeux.

« Tu n'as jamais fumé, dit Will, je te rappelle que tu es également insuffisant respiratoire.

- Tu sais à quatre-vingt ans je veux bien prendre le risque d'une embolie pulmonaire. En plus tu ne sais pas tout de moi, j'ai fumé dans mes jeunes années.

- Tu ne me l'avais jamais dit.

- Et toi jamais demandé, répliqua Ben, une lueur de malice dans l'œil.

Will lui tendit une cigarette et son briquet. Ben embrasa sa cigarette qu'il regarda avec circonspection. « C'est vraiment étrange de fumer de petits bâtonnets de végétaux séchés » songea-t-il, puis il tira une grande bouffée sur sa cigarette. Tous deux restèrent là pensifs, cependant Ben sentait bien le malaise engendré par son silence d'homme solitaire. Il avait remarqué, surtout chez les plus âgés de ses petits enfants, leur propension à parler en continue ; lorsqu'ils avaient épuisé un sujet, ils poursuivaient derechef. Ben ne les blâmait pas ; lui aussi, avait été un incorrigible bavard. L'âge aidant, il appréciait de plus en plus le silence, même en compagnie d'autres personnes. Seuls les jeunes enfants et les vieillards semblent supporter de n'avoir rien à dire.

« Ah! J'ai été promu, dit Will comme s'il avait trouvé une réponse à une devinette. Ben sourit intérieurement en

notant cette intonation; il se garda de ne rien laisser transparaître.

- Le monde reconnaît enfin ton génie, mon fils, fit Ben avec un peu de fierté dans la voix

- Le monde, c'est beaucoup dire mais ma directrice de recherche a trouvé les conclusions de mon dernier rapport pertinent et m'a nommé assistant. Bref, maintenant, je la seconde. »

Voyant que Will arrivait au bout de ses ressources en matière de sujet de conversation, Ben charitable, vint à son secours, lui épargnant ainsi la rigueur de son mutisme monacal.

« Et tes peintures ça avance ? (Ben savait que Will essayait de peindre à ses moments perdus).

- Un petit peu. Tu sais je barbouille quand je peux, c'est à dire rarement. J'ai bientôt fini ma dernière toile. Je pourrais te la montrer. »

Will n'avait parlé de ses tableaux qu'à son père, lui recommandant expressément de garder cela pour lui. Il savait qu'en amateur, Ben saurait apprécier à sa juste valeur ce qu'il avait peint et pourrait le conseiller habilement.

L'après midi était grise bien que la météo prévît du soleil pour la fin de journée. Will prit congé de son père.

« Je veux quand même admirer le fauve, dit Ben.

- Attention c'est un véritable molosse, cinq kilos de muscles, des crocs acérés... dit Will imitant un bonimenteur. »

En s'approchant de la voiture, Ben vit, à travers la vitre, le petit Yorkshire japper de toutes ses forces.

« Comment se nomme la bête ? demanda Ben

- Il répond au nom de Pettsy mais je l'appelle pour ma part Pète-sec. Ce n'est pas très poétique mais cela lui correspond mieux. »

Will s'engouffra dans sa M.G. puis, après un dernier au revoir, partit. Ben le salua de sa large main en se demandant pourquoi son fils, si grand, avait choisi une voiture si petite. Puis il rentra, s'assit dans son fauteuil et laissa paître son esprit dans les prairies des pensées sans importance. Il finit par s'assoupir.

Le soleil bas à l'horizon embrasait les falaises. Bon, dit-il encore ensommeillé, il est grand temps de mettre mes affaires à jour. Il se dirigea vers son bureau, en ouvrit les tiroirs pour en sortir sa calculette ainsi que de nombreux papiers. Au bout d'une demi-heure de tabulations appliquées, il parvint à un résultat concluant: sa fortune s'élevait à un peu plus de quarante cinq mille euros.

- Je ne me serais jamais cru si économe fit Ben qui ne s'était que rarement soucié de sa condition financière.

Il répugnait à parler d'argent. Avec ses amis, il préférerait cent fois plus régler l'addition que d'avoir à entreprendre des comptes d'apothicaire afin de déterminer ce que chacun devait payer. Sans être prodigue, il savait ce qu'il pouvait se permettre bien qu'il se montrât un tantinet snob dans ses choix. Jeune, il se privait, par exemple, de vin pendant des mois pour enfin s'acheter un grand cru. De plus il n'avait pas de grand besoin, ce qui lui permettait d'être assez esthète lors de ses achats. " Qui sait se contenter est riche" dit le proverbe taoïste : Ben tentait de se conformer à ce précepte.

Il regarda de nouveau l'écran de sa calculatrice puis signa trois chèques d'un montant total égal à sa fortune. Ses affaires rangées. Il prit son papier à lettre ainsi que son vieux stylo plume.

Ce stylo gris en métal quelconque, rescapé de ses années lycéennes; avait acquis, au fil du temps, une patine singulière; la petite tige du capuchon, lui permettant de s'accrocher, avait été depuis longtemps cassée mais cette infirmité renforçait son originalité. Il rappelait, par analogie, ces vieilles faucilles ou serpes antiques que l'on peut trouver dans les musées agricoles. Il possédait cette aura des outils usés jusqu'à la corde, une certaine forme d'arrogance face à la politique de l'usage unique inhérente à la société de consommation. Ben aimait cultiver cette arrogance chez la plupart des objets dont il se servait. D'aucun aurait pu penser qu'il voulait justifier par ce point de vue son avarice, mais pour qui le côtoyait un peu, s'apercevait vite que c'était uniquement par goût que Ben utilisait ses affaires jusqu'à ce qu'elles ne puissent manifestement plus accomplir leur fonction.

Ben se mit à écrire la première lettre "Chère Helen..." ; il réfléchît un instant puis les mots lui vinrent rapidement. La lettre expliquait la raison de son geste, le tout agrémenté de quelques recommandations et de souvenirs. (Il s'en voulut d'avoir cédé à la nostalgie mais après tout, se dit-il, dans la mesure où mon avenir est réduit, je pense avoir le droit d'évoquer le passé un peu plus que les autres.) Le plan de ses lettres pour ses fils fut assez similaire avec, néanmoins, quelques adaptations. Ben joignit à ses missives les chèques puis cacheta et timbra les enveloppes.

-Il ne me reste plus qu'à les poster. dit-il satisfait

Une fois le courrier expédié, il se dirigea vers sa penderie pour chercher son costume favori. Après avoir poussé quelques cintres d'un revers de la main, il trouva la housse de son complet qu'il étendit sur son lit. Il ouvrit avec

précaution la fermeture éclair et sortit l'habit. C'était son seul costume sur mesure confectionné trente ans auparavant à l'occasion d'un voyage en Angleterre.

- J'espère que je rentre encore dedans se demanda Ben. Il l'avait porté pour la dernière fois à l'occasion de l'enterrement d'un ami il y avait de cela cinq ans. Ce fut d'ailleurs, hormis celui de Marthe, le dernier auquel il participa. A cette époque, il avait assisté à sept inhumations de suite. En effet durant plus d'un mois et demi, sa vie fut rythmée par les faire-part de décès, les messes et les obsèques. Les septièmes furent sans doute les plus pathétiques, la veuve éplorée, en voulant lancer la première pelletée de terre sur le cercueil, trébucha et atterrit dans la fosse. Elle se brisa le col du fémur. Il apprit plus tard qu'elle sombra dans la démence au sortir de son anesthésie générale. Depuis cet accident tragi-comique, (de nombreux rires furent étouffés au moment de la chute) il se contenta d'envoyer une petite lettre de condoléances. Ben passa le costume, heureux de voir qu'il lui seyait, il le rangea pour le lendemain.

-Tout est réglé, en espérant que le brouillard soit au rendez vous, tout sera parfait songea Ben.

Sur ces entrefaites, Ben alluma sa chaîne Hi-fi, s'installa confortablement dans son fauteuil où il lut jusqu'à la tombée de la nuit. Après un frugal repas, il se coucha vers vingt-deux heures. Il était empli d'une indéfinissable sérénité qui lui permit de trouver facilement le sommeil. Il dormit profondément mais ne rêva pas ; ou tout du moins ne se souvint de rien à son réveil.

Il se leva à l'aube. Il sortit du lit en exécutant son habituelle chorégraphie antalgique puis se dirigea immédiatement vers la fenêtre. Le brouillard obscurcissait l'horizon de sa cotonneuse opacité. Ben expira avec soulagement. Il se doucha longuement, se coupa les ongles et se tailla la barbe. Il passa enfin son complet. Il eut étonnamment faim si bien qu'il mangea plusieurs tartines. Ben savoura son chocolat chaud jusqu'à la lie. Les gens avaient toujours été surpris par cette boisson matinale. Mais à quatre vingt ans passés, il continuait à boire ce mélange de cacao et de lait habituellement réservé aux enfants. Il appréciait certes le café et le thé, cependant aucun des deux ne lui convenait au réveil.

Une fois son petit déjeuner terminé et la vaisselle faite, il fit le tour de chaque pièce pour s'assurer de leur propreté puis quitta la maison. Il ferma à clef.

-Hé bien voilà, c'est fini dit-il d'un ton neutre. Il n'éprouvait aucune angoisse mais plutôt une étrange tranquillité.

Ben n'avait rien d'un lâche, il avait assumé ses responsabilités tout au long de sa vie sans avoir jamais fui devant une situation difficile. Il avait affronté les inévitables crises qui jalonnent la vie de chacun: le doute, la douleur, le deuil. Cependant son temps était révolu. Ses enfants, désormais adultes, pouvaient très bien se passer de lui. Il avait accompli la plupart des choses qu'il désirait, menant une vie enviable. Il n'avait pas de remords et peu de regrets. Son avenir pourtant s'assombrissait à mesure que le temps passait. Ne souhaitant être un poids pour personne, il tenait à rester jusqu'au bout quelqu'un d'indépendant. Depuis quelques temps, il oubliait certaines choses, son esprit avait de plus en plus de mal à se concentrer. La démence ou l'impotence devenaient des éventualités aussi probables qu'angoissantes. Il aurait certes pu décéder rapidement, mais il ne voulait pas risquer une lente agonie. De plus, il concevait comme une ultime liberté celle de mourir comme il l'entendait. De manière plus futile, il se réjouissait également de faire la nique aux sociétés de convention obsèques qu'il incriminait de vouloir aseptiser la mort.

- La nature m'a doté d'un instinct de survie inaliénable avait-il dit à sa femme un jour où il discutait du suicide.

L'unique solution semblait donc de se placer dans une situation immanquablement mortelle. Il avait pensé se promener de nuit à contresens d'une autoroute mais l'implication d'un tiers lui déplaisait. Son arthrose ainsi que son insuffisance respiratoire lui interdisaient manifestement le ski hors piste. L'accident de voiture volontaire n'aurait eu que peu de chance d'être parfaitement létal. De toute façon, Ben considérait cela d'une violence déplacée en regard de son âge et de surcroît peu propice à la méditation.

Il passa derrière sa maison pour se diriger vers la mer. Il emprunta le petit sentier rocailleux qui longeait la falaise, Ben était décidé. Dans peu de temps il mettrait fin à cet assemblage cellulaire si complexe qu'il permettait à cet ensemble de prendre conscience de lui même, de créer et d'aimer. La question d'une existence post mortem lui traversa rapidement l'esprit mais compte tenu de l'impossibilité d'y répondre sans se laisser aller à des digressions ineptes, il changea vite le fil de ses pensées. Pour lui la réincarnation, le paradis ou l'enfer n'avait comme seule fonction que de rassurer un ego angoissé par sa disparition pure et simple. S'il avait choisi d'abrégé sa vie c'était justement pour éviter les crispations de son ego afin de pouvoir mourir dignement et calmement. Son esprit s'orienta donc avec sérénité vers d'autres centres d'intérêt, ignorant les gesticulations cérébrales de son moi agonisant.

Il sentait à présent l'air humide dans ses poumons ainsi que l'odeur de la végétation imprégnée de rosée. La

fraîcheur de ses vêtements contre sa peau propre lui procurait un incroyable sentiment de bien être. Certains souvenirs lui revenaient en mémoire, tout d'abord des événements récents puis d'autres plus lointains, ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils revinssent à l'époque de la naissance de Théophile. Ses souvenirs s'apparentaient maintenant plus à un ensemble de sensations qu'à de réels faits : l'odeur si particulière de la crème hydratante pour les fesses dodues du petit Théo, la perpétuelle mélodie de la boîte à musique de Will aussi lancinante et envoûtante qu'un chant vedic. Il passa d'un bon à sa propre enfance, frissonnant en se rappelant le contact si agréable des draps que bordaient son père avant qu'il s'endorme. Certes la vie défile devant vos yeux pensa Ben mais ce n'est pas qu'une simple rétrospective.

Ses pieds s'enfonçaient doucement dans la lande; il avait à présent quitté le chemin. Son coeur battait régulièrement et calmement, sa respiration s'accordait avec le rythme des vagues. Son ouïe seule guidait ses pas. La gangue de brume l'entourait délicatement, le compressant sans pour autant l'oppresser. Peu à peu, tous ses processus intellectuels abdiquaient devant ses sens. C'était une sorte de régression ultime- avec ceci de différent que cette régression n'avait rien d'un échec. Elle ressemblait plus à une évolution naturelle possédant la limpidité d'une solution mathématique : à la fois simple et sans appel. Ben ne luttait plus contre cet état, il se laissait doucement aller. Ben se sentait profondément las. Son système végétatif était à présent seul au commandes, il marchait tel un automate son esprit devenant un amalgame de sensations diffuses avec de temps à autre la percée d'une pensée construite. Sa conscience fit un dernier effort afin de presser l'allure. Le son du ressac s'amplifiait. La mer semblait l'appeler. Il avançait. L'herbe rase avait remplacée la mousse. Il avançait. La falaise était proche maintenant. Il avançait. Il désirait que tout cela finisse vite. Il avança.

**Cet ebook de 20eme Siecle est gratuit.**

[Faites un commentaire qui sera envoyé à l'auteur, Cliquez ici](#)